

Le faciès céramique aquitain, exemples et réflexions méthodologiques

(Aquitaine pottery style, examples and methodological considerations)

Réchin, François

Fac. des Lettres. Section Histoire de l'Art-Archéologie

Université de Pau et des Pays de l'Adour

B.P. 1160

64013 PAU Cédex

BIBLID [1137-4489 (1997), 9; 595-624]

Cette contribution poursuit trois objectifs: Fournir quelques exemples d'ensembles céramiques aquitains issus de contextes variés. Montrer qu'ils comportent des caractères souvent semblables à ceux que l'on peut rencontrer dans le nord de l'Espagne. Faire part de réflexions méthodologique qui pourraient contribuer à une meilleure communication scientifique entre les deux versants occidentaux des Pyrénées.

Mots Clés: Aquitaine méridionale. Nord de l'Espagne. Faciès céramique. Céramiques communes. Sigillées Hispaniques. Méthodologie.

Hiru helburu ditu lan honek: testuinguru anitzetatik datozen Akitaniako zeramika multzoak aurkeztu; askotan Espainiako iparraldean aurki daitezkeenen antzeko ezaugarriak dituztela erakutsi eta Pirinioetako bi aldeen artean komunikazio zientifiko hobe baten lagungarri izan litezkeen gogoetak azaldu.

Giltz-hitzak: Hegoaldeko Akitania. Espainiako Iparraldea. Zeramika-facies-a. Zeramika komunak. Sigillata hispanica. Metodologia.

Esta contribución persigue tres objetivos: suministrar algunos ejemplos de conjuntos cerámicos aquitanos provenientes de contextos variados. Mostrar que contienen caracteres a menudo similares a los que se pueden encontrar en el norte de España. Dar parte de las reflexiones metodológicas que pudieran contribuir a una mejor comunicación científica entre las dos vertientes de los Pirineos.

Palabras Clave: Aquitania meridional. Norte de España. Facies cerámica. Cerámicas comunes. Sigillatas hispánicas. Metodología.

L'inventaire des sources littéraires et archéologiques concernant l'Aquitaine méridionale, ce territoire dont l'identité a été tardivement reconnue par Rome lors de la création de la province de Novempopulanie, fait apparaître des caractères suffisamment particuliers pour qu'ils aient retenu à maintes reprises l'attention des chercheurs (un résumé dans COFFYN, 1986). Dans le domaine des céramiques domestiques, des travaux récents (RECHIN, 1994, 1996 et 1997) ont permis d'apporter à ce sujet des vues renouvelées.

On se rapportera à ces études pour trouver des mises au point dans ce domaine. Aussi, les objectifs de cette note restent modestes:

- Tout d'abord présenter quelques exemples d'ensembles représentatifs d'Aquitaine méridionale aux collègues qui n'ont peut-être pas encore eu communication des publications mentionnées. A cette occasion j'insisterais particulièrement sur l'ancrage indigène des assemblages céramiques de l'Aquitaine ethnique du sud de la Garonne.
- Ensuite insister sur les similitudes et les rapports parfois très étroits que l'on peut relever entre le matériel aquitain et celui du nord de la Péninsule ibérique.
- Enfin faire part d'une petite série de réflexions qui pourraient aider à une meilleure communication des résultats scientifiques entre les deux versants des Pyrénées.

1. UN FACIES FORTEMENT MARQUÉ PAR LES TRADITIONS INDIGENES

Les exemples choisis ne relèvent malheureusement pas du domaine basque actuel. A cela deux simples raisons: d'une part les sites romains fouillés dans cette partie de l'Aquitaine ne sont pas légion et d'autre part nous n'avons pas eu accès à l'ensemble du matériel aujourd'hui disponible. Toutefois, nous avons tenté de sélectionner nos références au plus près de cet espace que rien de décisif ne semblait d'ailleurs séparer du reste de l'Aquitaine méridionale durant l'Antiquité. Dans le domaine des céramiques antiques, c'est en tout cas l'impression que nous avons pu retirer dès l'examen d'ensembles découverts dans les limites du Pays Basque actuel tels que ceux de Guéthary, Bayonne et Saint-Jean-le-Vieux.

La recherche néglige encore beaucoup les divergences importantes qui peuvent toucher le matériel des différentes catégories de sites archéologiques en fonction de l'identité sociale de ceux qui les occupaient. Aussi, je présenterai succinctement trois exemples de sites très dissemblables dans leur fonction, mais tout à fait représentatifs de la réalité aquitaine, afin d'offrir une esquisse nuancée des principaux caractères qui forment le faciès céramique aquitain: un site pastoral, une *villa*, un chef-lieu de cité.

1.1. Un campement pastoral: Lescar-le Lanusse

1.1.1. Un site original (fig. 1, n° 1)

Cette fouille de sauvetage urgent a été menée sous notre direction en juillet 1991 (RECHIN, 1991). Elle a été implantée au nord-ouest de la Basse-Ville de Lescar où ont été repérés les vestiges de l'antique *Beneharnum*.

Ces travaux ont livré les vestiges d'aménagements sommaires de galets (au moins cinq foyers et un sol aménagé), directement posés sur le sol antique. Cet établissement paraît

bien s'inscrire dans une tradition indigène d'établissements ruraux qui pourraient ne pas répondre au modèle classique de la *villa* et de son *fundus*¹.

La fonction de ce site semble devoir être envisagée dans un cadre pastoral ou agro-pastoral. Plusieurs arguments peuvent plaider dans ce sens:

La légèreté de ces installations, assurément de plein air pour la plupart, paraît interdire une occupation permanente et le stockage des récoltes ou des outils.

Le matériel est relativement peu abondant si l'on considère que la quasi totalité de la surface occupée par les structures a pu être fouillée et donc qu'une part majoritaire du matériel brisé sur place durant l'Antiquité a sans doute été ramassé (1165 tessons et une centaine d'individus). Cela pourrait traduire une occupation temporaire du site.

En attendant les résultats des analyses de pollens, l'observation du sol sur lequel circulaient les occupants du site est pleine d'enseignements. Cette argile limoneuse (le silt), aujourd'hui recouverte par 25 à 50 cm d'humus, réagit de façon déplorable aux intempéries selon les critères agricoles actuels: dure en été, imperméable lors des intempéries. Ces caractères ont d'ailleurs obligé les agriculteurs exploitant aujourd'hui cette zone à drainer systématiquement leurs domaines. De plus ce silt est acide et fortement déficient en chaux et en acide phosphorique (LOUBERGE, 1975). On peut ainsi douter des aptitudes strictement agricoles de cet espace durant l'Antiquité, et se demander si une utilisation de type pastoral ou agro-pastoral n'était pas la plus adéquate.

Cet établissement est implanté sur la bordure méridionale de la plaine du "Pont-Long". A l'état "naturel", cette haute-terrasse du Gave est un grand marécage. C'est un espace resté longtemps peu propice à l'agriculture et qui a été voué pendant des siècles à l'accueil des troupeaux de la vallée d'Ossau, laquelle se réclamait d'un "droit immémorial" pour justifier ses prétentions territoriales face aux communautés paysannes dont les villages sont placés sur les collines qui surplombent cette zone (TUCOO-CHALA, 1971).

Aucun élément ne porte atteinte à la cohérence chronologique de ce lot de tessons, ramassés directement sur le sol de circulation associé aux foyers du campement, et qui a sans doute été constitué à l'époque d'Auguste:

Les amphores, de type Pascual I pour la très grande majorité, fournissent d'emblée une précieuse indication complétée par la présence d'une anse d'amphore Dr. 2/4 qui pourrait ne pas faire remonter trop haut l'occupation de cet établissement.

La présence de tessons de céramiques communes tournées à pâte grise de tradition celtique, assez bien datées dans des contextes urbains, ne contredit pas cette tendance.

Enfin, les c.n.t. correspondent en tous points à celles que l'on rencontre dans la ville basse de Lescar en compagnie de sigillées italiques ou des premières sigillées gauloises. C'est en particulier le cas des pots peignés de façon caractéristique horizontalement sous l'encolure et verticalement sur le reste du corps (fig. 2, n° 5).

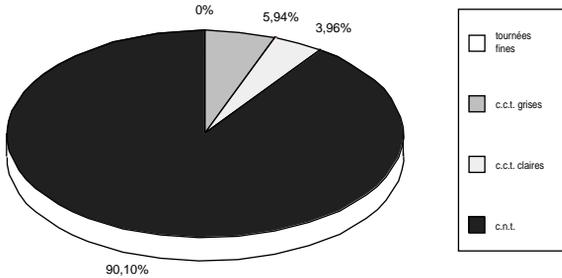
Quant à l'absence de sigillée, elle tient sans doute davantage au profil sociologique des occupants qu'à une question de chronologie si l'on en juge par les autres éléments de datation.

1. Voir à ce sujet le site d'Hastingues (Landes) dans RUINE-LACABE / TISON, 1990.

1.1.2. Une majorité de c.n.t.

L'absence de sigillée ou de parois fines constitue donc le premier trait original de cet ensemble alors que les fouilles du quartier du Bialé, à 1000 m. de là, ont livré de nombreux vases de ce genre.

Les quantités de vaisselle tournée restent par ailleurs modestes (10 % des vases seulement) et l'essentiel est composé de céramiques non tournées à hauteur de 90 %.



1.1.3. Une gamme réduite de vases (fig. 2 - 3)

Ce faciès très marqué est conforté par une répartition très univoque des formes: 75 % des vases sont des pots (dont 70 % en c.n.t.), et l'on ne peut compter qu'un ou deux pour cent d'assiettes.

Nous sommes donc ici en présence d'un lot de vaisselle extrêmement rudimentaire dont la composition pourrait bien s'accorder avec les impératifs quotidiens d'une population pastorale à bas revenus, obligée de se déplacer assez fréquemment. La présence de silex dans la stratigraphie de ce site conforterait bien cette ambiance (plusieurs éclats et des fragments de *nucleus* pourraient témoigner d'un travail du silex à cet endroit ou du réaménagement de silex récupérés).

Il ne faudrait toutefois pas prématurément conclure que le groupe qui occupait le site de la Lanusse était fermé à tout échange avec l'extérieur. La présence d'un bord de vase à sel caractéristique des ateliers de Salies-de Béarn (RECHIN / SAULE, 1993) peut aisément se comprendre dans l'hypothèse d'un site à vocation pastorale, mais les quantités relatives d'amphores sont loin d'être négligeables. Si nous prenons aussi en compte les conteneurs nous parvenons à un total de 110 individus, ces amphores (sur la base de 8 individus) représentent alors 7,27 % des vases. Ces proportions sont tout à fait comparables à celles que l'on peut recenser dans les niveaux augustéens ou augusto-tibériens des fouilles urbaines du quartier du Bialé, domaine l'A.D.A.P.E.I. (autour de 10 %).

1.2. Une villa de vallée montagnarde : Oloron-Goès

1.2.1. Un établissement encore partiellement connu (fig. 1, n° 2)

EN 1986, 1987 et 1988 des sondages archéologiques ont été pratiqués sous la direction de G. Fabre (U.P.P.A.), avec l'aide de R. Monturet (IRAA-CNRS) sur ce site de *villa* placé à la

limite des communes d'Oloron-Sainte-Marie et de Goès. Nous n'insisterons pas sur la valeur scientifique que présente de façon intrinsèque cette villa pyrénéenne (état de la question dans FABRE, 1992, p. 124). Il convient surtout de retenir pour notre propos que les fouilleurs ont mis au jour les éléments classiques d'une villa d'assez belles dimensions (hypocaustes, ébauche de plan centré ...).

La singularité du contexte de découverte du matériel livré par ce site réside dans deux séries de facteurs.

Il est issu de l'une de ces grandes villas d'Aquitaine dont on connaît finalement mal la céramique, souvent faute de repères stratigraphiques précis. Les ensembles céramiques cohérents livrés par ces établissements sont suffisamment rares pour que l'on prête une attention particulière à celui-ci.

La position de la villa elle-même est des plus significatives. On pourrait tout d'abord la qualifier de suburbaine en raison de sa proximité vis à vis de l'agglomération antique d'Oloron. Ensuite, si elle est placée à une altitude relativement modeste (un peu moins de 240 m), la plaine dans laquelle elle est implantée relève déjà du domaine montagnard pyrénéen qui l'enserme étroitement. Mais cette localisation quasi-montagnarde ne signifie certainement pas qu'elle se trouvait isolée, bien au contraire puisqu'elle était construite à proximité de la voie menant à Saragosse.

Durant l'automne 1990 une fosse dépotoir de grandes dimensions (près de 3 m sur 5 m) a été fouillée par nos soins (RECHIN, 1993). Rien ne permet d'expliquer sûrement la fonction de cette excavation antique. Peut-être s'agit-il d'un puisard?

Le matériel issu de cette fosse présente un double intérêt:

1) Cet ensemble a probablement été constitué en assez peu de temps si l'on en juge par son uniformité.

2) Les quantités d'objets découverts (17800 tessons et 633 individus), leur qualité sont remarquables.

Les monnaies découvertes dans les unités stratigraphiques qui composent le dépotoir donnent des indications très précieuses sur la date de sa constitution. Il s'agit d'une part d'un sesterce de Faustine, une première émission pour le 900^e anniversaire de Rome en 147 de n. è. et d'autre part d'un petit bronze fruste illisible, mais sans aucun doute postérieur aux années 270 de n. è.².

Nous tenons donc là un *terminus post quem* qui correspond mal aux datations proposées par F. Mayet (MAYET, 1984, p. 93-96) qui situait la plupart des types de sigillées hispaniques découverts dans ce dépotoir au II^e s. de n. è. (en particulier les n° 11-12, fig. 4 et 14-15, et 17, fig. 5). Il semble que la chronologie de ces produits correspondrait davantage aux données de sites espagnols comme Pampelune (MEZQUIRIZ, 1958 et 1978) ou de la province de Saragosse (PAZ PERALTA, 1991, par exemple p. 57-61 pour les types Ritt. 8 et Drag. 15/17). La pâte et le vernis de la plupart des sigillées hispaniques sont d'ailleurs très éloignés, par leur médiocre qualité, des productions des I^{er} et II^e s. que nous rencontrons en stratigraphie, à Oloron, Lescar ou Dax.

2. Les monnaies ont été identifiées par M. J.-P. Bost qui nous a obligeamment et rapidement fourni tous les renseignements nécessaires.

L'abondance et la typologie des céramiques communes à pâte beige-jaunâtre connues ailleurs dans des niveaux tardifs (fig. 6, n° 19-24 et fig.7, n° 25-26) sont des indices supplémentaires pour rattacher ce matériel au IIIe ou IVe s. Enfin la rareté des céramiques communes tournées à pâte grise typiques du Haut-Empire, consolident cette datation tardive.

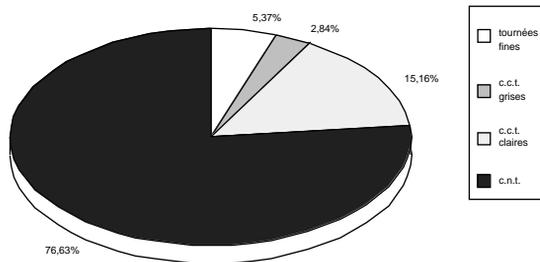
Toutefois la constitution de ce dépôt pourrait ne pas avoir dépassé le milieu du IVe s. si l'on en juge par l'absence totale de d.s.p., produits certes peu abondants, mais néanmoins distribués dans le piémont pyrénéen, notamment à Oloron ou à Lescar³. De la même façon, nous ne rencontrons pas, parmi les productions hispaniques, les types les plus tardifs (Terra Sigillata Hispanica Tardia) que l'on s'attendrait à retrouver dans des couches de la seconde moitié du IVe s. ou au Ve s. en compagnie de d.s.p. (voir par exemple au Pays Basque espagnol dans la grotte de Peña Forua en Biscaye: MARTINEZ SALCEDO, 1988, p. 13-38 et fig. 1-53). De surcroît, des poteries engobées comme celles qui étaient produites à Eauze et Lectoure (Gers), probablement à partir des environs du milieu du IVe s., ne figurent pas non plus dans cet ensemble (à ce sujet LAPART 1980 et 1982). Toutefois, la présence de deux estampilles sur sigillée hispanique constitue un argument supplémentaire pour ne pas trop descendre la datation de cet ensemble⁴.

1.2.2. Une répartition très typée des catégories de fabrication

Le rôle de relais routier joué par Oloron sur la voie d'Espagne renforcé par la fonction de *capvt civitatis* qui était sans doute depuis peu la sienne à l'époque considérée, ont sans doute favorisé son approvisionnement en sigillées hispaniques. Toutefois les quantités absolues (29 individus) et relatives (4,60 % des vases du dépôt) de ces productions demeurent plus que modestes.

Les quantités relatives de céramiques communes tournées sont aussi réellement faibles avec 18 % du total.

L'essentiel relève donc des céramiques communes non-tournées avec 78 % des tessons et 76,61 % des individus. On doit en revanche remarquer que ces c.n.t. se répartissent en trois groupes de fabrication dont les vocations sont différentes.



3. A Oloron types Rigoir 1 et 18 découverts lors d'un sondage pratiqué dans le jardin de la Maison de Retraite l'Age d'Or (fouilles F. Réchin, 1992). A Lescar, type 1 trouvé dans un sondage pratiqué au nord de la Cathédrale (Fouilles M. Bats).

4. PAZ PERALTA, 1991, ne mentionne aucune estampille dans son étude qui ne prend en compte que des ensembles postérieurs au milieu du IIIe s., la disparition de cette pratique est encore mal étudiée.

1.2.3. Une vaisselle fortement marquée par les traditions indigènes (fig. 4-10)

Les sigillées sont représentées par 33 bords, 5 d'entre eux me paraissent résiduels (sigillées gauloises D. 17 et D. 36 et D. 46). Parmi les 28 autres (sigillées hispaniques), on trouve les types suivants: D. 15/17, Hisp. 6, D. 27, Ritt. 8, Hisp. 1, Hisp. 20, D. 37, un pot, une gourde. Mais les écuelles D. 15/17 et les bols Ritt. 8 rassemblent 17 individus sur 29, soit 58 % des vases.

Les céramiques communes tournées, pour l'essentiel à pâte claire, présentent une gamme de vase assez variée avec des objets de qualité qui n'ont probablement pas été fabriqués sur place pour la plupart (c'est le cas des productions à pâte jaunâtre, voir fig. 6 et n° 25-26, fig. 7). Mais à l'intérieur de cette vaisselle de table, on n'observe aucune forme très spécialisée comme les mortiers ou les assiettes. La plus grande partie des besoins quotidiens de la villa en vaisselle céramique était manifestement assurée par ces vases de tradition indigène polyvalents (fig. 8-10) dont le répertoire morphologique est relativement réduit (les pots en c.n.t. regroupent 62,55 % des vases !).

1.3. Un chef-lieu de cité: Dax

1.3.1. Un cadre urbain bien défini (fig. 1, n° 3)

Sans revenir sur l'histoire de cette agglomération relativement modeste, dont la superficie n'excédait que de peu l'espace de 12 à 13 ha ensermé par la muraille du Bas-Empire, il faut en rappeler la place en Aquitaine méridionale. La qualité du site, placé sur un gué de l'Adour facilitant le passage de la voie menant à Bordeaux, la vocation thermale de cette ville, son statut de chef lieu de la cité des *Tarbelli*, ont déjà souvent été mis en exergue. A cela, s'ajoute peut-être à un moment donné le stationnement d'un détachement de la *Legio II Augusta* qu'une tuile estampillée conservée au musée de Borda pourrait indiquer (à quelle époque, dans quelles circonstances?) (TASSAUX, 1984, p. 151-153).

Récemment la période tardive a été davantage mise en valeur. L'attention nouvelle portée aux remparts du Bas-Empire a permis de noter la singularité de l'architecture de ses défenses, indice selon L. Maurin d'une construction assez tardive. Cela serait le signe d'une "vigoureuse renaissance de cette ville. Elle serait la conséquence de la promotion de Bordeaux à la tête du diocèse de la Gaule méridionale et de la constitution de la grande préfecture des Gaules qui, peu avant le milieu du IV^e siècle, regroupa les diocèses de Gaule, d'Espagne et de Bretagne". De surcroît, son rôle d'étape routière aurait alors été renforcé car "Dax était l'une des places importantes sur l'itinéraire qui, par Bordeaux, reliait Trèves, capitale de la préfecture, à la péninsule ibérique" (MAURIN, 1992b, p. 384).

Les fouilles dites de "l'îlot Central" ont été menées en 1978 et 1979 par B. Watier. Une surface dégagée assez importante (4000 m²) a permis de mieux connaître cette partie du centre de l'agglomération antique (WATIER, 1979, 1981, 1986, 1988, 1988b, Maurin, 1992a). Ainsi, il a été possible de préciser la limite atteinte au I^{er} s. par les marais bordant l'Adour. Les plus anciennes traces d'urbanisme connues pour l'heure à Dax (époque augustéenne?) ont été explorées à cette occasion.

La principale découverte fut celle d'un monument construit dans la première moitié du I^{er} s. à la lisière de l'ancien marais. Il s'agissait, selon B. Watier, d'un temple de plan romain classique construit sur un podium et entouré d'un péribole. Cet espace religieux était bordé au nord par un *decumanus* orienté Est-Ouest et à l'Ouest par un égout collecteur.

Le matériel qui fait l'objet de notre attention provient d'une fosse dans laquelle figuraient divers objets considérés comme faisant partie d'un dépôt rituel.

Les données stratigraphiques font de cet ensemble un tout homogène et sa chronologie paraît pouvoir être cernée assez précisément:

Le sesterce de Trajan (98-117) trouvé dans le dépôt rituel placé à l'intérieur de ce dépotoir, donne un point de repère chronologique intéressant mais difficile à interpréter car il est postérieur à l'accumulation de la vaisselle trouvée dans le dépotoir initial.

La plupart des sigillées du groupe de Montans sont plutôt caractéristiques de la seconde moitié du I^{er} s.: D. 35 / 36, 27, 22A, 29, 30. Deux bords de D. 46 et de D. 37 peuvent davantage appartenir à la fin de ce siècle (fig. 11).

Les tessons de sigillée hispanique (D. 27 et 29, voir fig. 12, n° 48-50) comme la relative abondance de parois fines (fig. 12, n° .51-54), datables du I^{er} s. (plus particulièrement de la seconde moitié du I^{er} s.), ne vont pas à l'encontre de cette tendance.

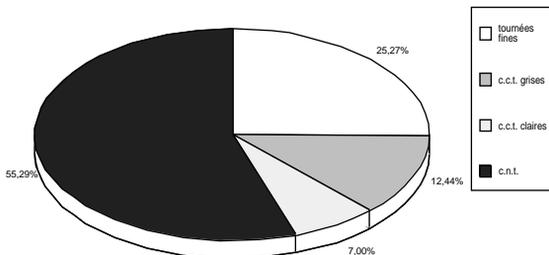
On pourrait ajouter que la rareté ou l'absence des formes caractéristiques du second siècle (une seule forme D. 46, pas de Curle 15 ou de D. 44) interdit sans doute une chronologie très basse.

Quelques tessons d'amphores Dr. 2/4 et Gauloise 5 ne vont pas à l'encontre de la cohérence chronologique de cet ensemble.

On peut donc probablement en déduire que ce lot a dû être formé dans la seconde moitié du I^{er} s., sans doute plutôt lors de la période flavienne, avant de constituer l'enveloppe d'un dépôt rituel que la monnaie de Trajan (découverte à l'intérieur de l'urne qui semble en constituer le support) pourrait placer durant la première moitié du II^e s.

1.3.2. Une vaisselle assez variée

Les quantités de céramiques sigillées (20,63 % des individus) et de parois fines (4,76 % des individus) se situent bien dans la moyenne supérieure de ce qu'il est habituel de rencontrer dans un milieu urbain aquitain. Et si les produits du groupe de Montans dominent largement le lot (24 individus, soit 92,30 % des sigillées) quelques vases du groupe de la Graufesenque et d'Espagne confirment la relative ouverture de ce site aux échanges. Mais les quantités de ces derniers produits (respectivement 1 individu soit 3,84 % des sigillées et 2 individus soit 7,62 % des sigillées) demeurent modestes.



Les céramiques communes tournées sont encore dominées par les vases à pâte grise, avec une majorité de pots à encolure verticale ou tronconique dont les formes sont clairement un héritage des traditions celtiques du Second Age du Fer. La part des vases tournés à cuisson oxydante (pâte claire) est encore très réduite, avec 7,14 % de la vaisselle céramique et l'hétérogénéité de ce groupe pourrait traduire des apports de différentes sources d'approvisionnement.

La part des vases non-tournés est encore largement supérieure à celle des produits tournés et domine l'ensemble de la vaisselle céramique avec 55,55 % des individus.

1.3.3. Une gamme de vases plus large (fig. 11-15)

Dans un milieu urbain relativement favorisé comme Dax, à une époque où les productions de céramiques fines sont à leur apogée, il eut été surprenant de ne point rencontrer une gamme de vaisselle de cuisine relativement diversifiée. Parmi les sigillées gauloises (fig. 11) on rencontre en effet d'assez nombreuses assiettes (D. 15/17, 46, 36) et de nombreux bols (D. 35, 27, 22A, 29B, 30, 37). Les sigillées hispaniques, beaucoup moins nombreuses comprennent tout de même des D. 27 et 29 (fig. 12, n° 48-50). A cela s'ajoute un petit lot de bols en parois fines (fig. 12, n° 51-54).

Cette relative variété, pour un site aquitain, cela s'entend, est même confortée par la présence de cinq sous-groupes de fabrication en c.n.t., chacun correspondant manifestement à des fonctions un peu différentes (fig. 13-15). Parmi ces vases culinaires, on note la présence de pots à encolure triangulaire plate sur le dessus (fig. 15, n° 71) déjà identiques à ceux que les dacquois du IV^e s. ont continué à utiliser, ce qui constitue un bel exemple de permanence.

Ainsi, quels que soient les sites considérés on constate que les Aquitains utilisaient des quantités assez réduites de vaisselle fine et de céramiques communes tournées. En revanche, les proportions de c.n.t. sont partout considérables et rassemblent en fait la quasi-totalité de la vaisselle de cuisine et de conservation. Ces poteries non-tournées sont pour l'essentiel des vases traditionnels (bols, écuelles et pots) montrant bien souvent des caractères archaïsants flagrants (peignages, décors ongulés) durant toute la période romaine. Mais les écarts parfois considérables qu'il est possible de relever entre ces différents établissements quant aux proportions des groupes de fabrication utilisés confirment l'ampleur des décalages sociaux et culturels qui séparaient leurs populations.

2. ENTRE GAULE ET HISPANIE, UNE VISION AUJOURD'HUI PLUS NUANCÉE

Dans le domaine des relations culturelles et économiques entre l'Aquitaine méridionale et la Gaule celtique ou l'Hispanie, il serait mal approprié de renverser la tendance longtemps dominante et de gommer ainsi les liens fondamentaux qu'entretenait notre région avec les trois Gaules. La poussée celtique du III^e s. av. n. è., quelle qu'en fut la réalité concrète est difficilement niable (MOHEN, 1979), et les liens entretenus avec la Gaule méditerranéenne, dès avant la conquête sont suffisamment documentés pour ne souffrir aucune contestation, même si leur ampleur n'atteint pas celle que l'on enregistre dans d'autres provinces. Et comme ailleurs, les réalités imposées par les géographies physique et administrative antique sont difficilement contestables.

L'étude des productions céramiques, reliée à d'autres sources historiques, n'est pas en reste pour fournir de nombreux indices convergeants. C'est ainsi que l'essentiel de la

gamme des productions céramiques tournées à pâte grise fine de tradition celtique (par exemple à Dax le n° 55, fig. 12) est largement répandu dans toute l'Aquitaine méridionale, et utilisée parfois bien plus tard que dans beaucoup de régions de la Gaule intérieure. De même, l'Aquitaine méridionale fait partie de l'aire de diffusion privilégiée des sigillées du groupe de Montans durant toute la période de grande activité de ces ateliers (voir en dernier lieu MARTIN, 1996, fig. 58, p. 49 et p. 49-52).

Pour autant, comme dans le domaine de la Protohistoire (OLAETXEA / PENALVER, 1994, p. 330-332), des enquêtes récentes, non encore achevées, tendent à rééquilibrer ce schéma en faveur des relations nouées durant la période romaine entre l'Aquitaine méridionale et le Nord de la Péninsule ibérique. C'est ainsi que, grâce à l'attention portée à des documents nouvellement mis au jour ou étudiés plus précisément, des correspondances assez précises ont pu être établies entre les céramiques communes non tournées d'Aquitaine méridionale et celles du Nord de l'Espagne. Par ailleurs, l'étude de la diffusion des sigillées hispaniques en Aquitaine méridionale a récemment bénéficié de découvertes assez bien datées qui montrent que la diffusion de ces produits dans notre région, quoique limitée dans le temps et l'espace, est loin d'être anecdotique.

2.1. L'apport considérable des poteries culinaires (fig. 16-17)

2.1.1. Une problématique de recherche renouvelée

La question des caractères communs des céramiques communes aquitaines et nord-hispaniques est difficile à aborder en pleine connaissance de cause, tant que les origines précises de ces vases n'auront pas été établies. Toutefois cela n'empêche pas de mettre en évidence des parentés dont la nature est essentielle pour la connaissance des liens qui unissaient l'Aquitaine et le nord de la Péninsule ibérique. Les poteries culinaires constituent à cet égard un indice d'une particulière valeur car :

1) d'une part ce sont des vases dont le faible coût, l'utilisation massive et primaire, et parfois la faible aire de diffusion fournissent des renseignements essentiels pour la connaissance d'échanges locaux ou régionaux difficilement cernés par d'autres sources antiques.

2) d'autre part leur morphologie est généralement très étroitement liée aux mœurs alimentaires des populations qui les utilisent, ce qui en fait indirectement un marqueur d'identité culturelle parfois irremplaçable (BATS, 1988).

Une étude collective récente a mis en valeur la diffusion transpyrénéenne d'un type particulier de vase apparu sans doute vers le milieu du I^{er} s. de n. è. mais manifestement surtout utilisé durant le Bas-Empire. A cet effet, un groupe de travail rassemblant des chercheurs espagnols et français a été constitué afin de débiter une étude sur ces matériels encore trop négligés. La coordination de ce travail a été assurée par F. Réchin (Université de Pau) et M. Izquierdo (Université de Deusto, San Sebastian-Donostia). Les lames minces ont été analysées par F. Convertini (Université de Bordeaux). Ce travail a par ailleurs bénéficié de l'indispensable collaboration de M. Esteban Delgado (Université de Deusto, San Sebastian-Donostia), I. Filloy Nieva (Instituto Alaves de Arqueologia, Vitoria-Gasteiz), M.-L. Garcia (Universidad de Navarra, Pamplona) et E. Gil Zubillaga (Instituto Alaves de Arqueologia, Vitoria-Gasteiz).

A fin de poser les premiers jalons d'une étude globale de la vaisselle céramique antique dans nos régions, nous avons d'abord procédé à un test préliminaire. Notre étude a concer-

né un type particulier de pot⁵ non tourné, facile à identifier en raison de son corps ovoïde un peu cylindrique, doté d'une encolure au profil triangulaire aplatie et en général peignée sur le dessus, que sa morphologie rend identifiable sans ambiguïté (fig. 16). Une première consultation bibliographique montrait que sa diffusion était apparemment assez large puisqu'elle couvrait une partie de l'Aquitaine méridionale et du nord de la péninsule ibérique (BELTRAN, 1990, p. 202 et 203, n° 892; RECHIN, 1994, type 706, groupe B4, p. 417-420). Ce type de pot rassemble la presque totalité des formes céramiques fermées destinées à conserver et à cuire les aliments, au Bas-Empire, dans les sites placés à l'intérieur de la zone centrale de diffusion. Cette situation assure ainsi la représentativité de l'échantillonnage pris en compte et permet de fonder la solidité des hypothèses qui pourront être proposées⁶.

2.1.2. Des premiers résultats encourageants

Un texte rassemblant les premiers résultats de ce travail ayant été récemment publié (RECHIN, IZQUIERDO, CONVERTINI, 1997), nous nous en tiendrons ici au strict nécessaire.

Les données qui ont pu être rassemblées en matière de chronologie sont d'origines très différentes et de valeur inégale, mais plusieurs éléments semblent d'ores et déjà apparaître:

Ces poteries ne figurent dans aucun contexte précoce du Second Age du Fer, d'époque césarienne ou augustéenne.

Quelques indications pourraient toutefois montrer que ces poteries sont apparues assez précocement, peut-être dès la première moitié du I^{er} s. de n. è. et en tout cas sûrement vers le milieu de ce siècle. Il convient néanmoins de souligner le fait que la plus grande partie des découvertes concerne la période IV e -début V e s. Ce type céramique existe sans doute alors depuis plus de 150 ans, mais ce n'est qu'à cette époque qu'il voit sa fabrication se développer.

La carte de la fig. 17 indique que la diffusion de ce type s'inscrit dans les limites naturelles suivantes: les marges septentrionales du bassin de l'Adour au nord des Pyrénées, l'Ebre et la chaîne cantabrique au sud, l'Océan à l'Ouest. Ainsi, l'espace couvert par la diffusion de ce type est considérable puisqu'il correspond en Gaule à une bonne moitié de la Novempopulanie et qu'il occupe en Hispanie environ un cinquième de la surface de la province de Tarraconnaise, tout en empiétant sur la frange nord-orientale de la Galice.

La zone de fabrication précise de ces vases est encore inconnue, mais leurs caractères pétrographiques semblent en faire des produits plutôt pyrénéens, si l'on en juge par les lames minces étudiées par F. Convertini et il est de toute façon assuré que la plupart de ces pots n'ont pas été fabriqués sur leur lieu même d'utilisation.

Parmi les enseignements qu'apporte cette étude deux faits méritent d'être mis en valeur:

D'une part, beaucoup d'idées reçues sur l'origine des poteries non-tournées aquitaines et nord-hispaniques risquent d'être remises en question dans un avenir assez proche.

D'autre part, il est remarquable de constater que ces pots sont utilisés pour l'essentiel dans le domaine géographique concerné par les parentés soulignées notamment par

5. Selon la définition de BALFET, 1983, p. 16.

6. A cet égard nous approuvons les mises en garde de MOREL, 1983, p. 69, au sujet du caractère anecdotique de certaines découvertes céramiques souvent sur-interprétées.

César (B.G., I, 1 et III, 23) ou Strabon (Géographie, IV, 2, 1). De surcroît, il est édifiant de penser que la consommation de ces poteries est maximale, justement à l'époque où le destin administratif et culturel commun du Sud-Ouest de la Gaule et du Nord-Ouest de la Péninsule ibérique se trouve singulièrement renforcé (CHASTAGNOL, 1970, p. 288 et FONTAINE, 1972, p. 574, 588 et 595).

Cette étude me semble devoir être poursuivie tant en raison de l'intérêt de ses premiers résultats scientifiques que parce qu'elle a impliqué de jeunes chercheurs espagnols et français dans une perspective transpyrénéenne qui correspond à merveille à l'état d'esprit de cette rencontre.

2.2. La diffusion mieux cernée des sigillées hispaniques

2.2.1. Un champ d'étude encore à peine abordé

Avant même la publication du travail pionnier de M. A. Mezquiriz (MEZQUIRIZ, 1961), la question des sigillées hispaniques d'Aquitaine a été abordée succinctement dès 1960 pour le Comminges (MEZQUIRIZ, 1960 et GAVELLE, 1960). L'année même de la sortie de l'ouvrage de M. A. Mezquiriz, R. Arambourou présentait une série dacquoise inédite (ARAMBOUROU, 1961). C'est dire que cette question a été jugée digne d'intérêt par les archéologues aquitains dès que les éléments d'identification ont été disponibles.

Pourtant, il fallut attendre près de dix ans pour que la question de la diffusion de ces productions hispaniques soit à nouveau ouverte par F. Mayet (MAYET 1969). Cette étude générale fut ensuite complétée par deux monographies consacrées en 1971 aux sigillées hispaniques du musée de Dax dont la collection s'était un peu enrichie depuis l'article de R. Arambourou (MAYET, 1971) et à celles de Saint-Jean-le-vieux (MAYET, 1971b). Les erreurs d'identification et de chronologie qui émaillent ces publications montrent combien l'état des connaissances concernant ce matériel était alors déficient. De ce fait, les considérations sur le commerce (inversion des ventes de sigillées à la fin du I^{er} s. de n. è., les productions hispaniques l'emportant désormais en Aquitaine) et la production des céramiques prises en compte (hypothèse d'un atelier aquitain fortement influencé par l'artisanat hispanique) ne trouvent guère de valeur aujourd'hui (MAYET, 1969, p. 90; MAYET, 1971, p. 19; MAYET, 1971b, p. 69-70).

2.2.2. Quelques données inédites

Les récentes fouilles stratigraphiques menées ces dernières années en Aquitaine méridionale ont apporté des éléments déterminants pour l'étude de ces productions. En attendant la publication complète que mérite cette question quelques données chiffrées apporteront des précisions utiles.

En toute logique, l'importance relative de ces poteries dans les ensembles céramiques aquitains varie considérablement en fonction de la proximité ou de l'éloignement des établissements considérés par rapport à la source espagnole.

C'est ainsi que les établissements assez éloignés du piémont sont logiquement ceux qui reçoivent le moins de sigillées hispaniques. En effet, les quantités enregistrées y sont souvent presque anecdotiques. Dans un assemblage assez important de céramiques du I^{er} s. mis au jour dans la *villa* de Séviac (Gers, fouilles J. Gugole, fig. 1, n° 4) nous n'avons découvert qu'un bord de sigillée hispanique pour 39 bords de sigillée gauloise au sein d'un ensemble de 410 vases, soit respectivement 2,56 % des sigillées et 0,24 % de la vaisselle céramique.

En revanche, les quantités enregistrées dans les établissements du piémont sont sensiblement plus importantes. A Oloron (Pyrénées-Atlantiques, quartier Bourr-Paillassar, fouilles F. Réchin), un niveau d'époque flavienne encore en cours d'étude a livré 7 sigillées hispaniques sur un total de 25 bords de sigillées, soit 28 % du total des sigillées. A Lescar, un contexte contemporain a livré des pourcentages absolument comparables: 20 % des sigillées et 3 % de la vaisselle céramique (Lescar-le Bialé, période 3b, fouilles M. Bats).

De la même façon, ces quantités varient au cours du temps pour culminer sans doute à la fin du IIIe s. ou au début du IVe s., période durant laquelle les vases hispaniques profitant sans doute du déclin des productions gauloises peuvent constituer jusqu'à 80 % de la vaisselle fine et entre 4,5 et 9 % de l'ensemble de la vaisselle à Lescar ou Oloron (probablement davantage encore si l'on élimine les poteries résiduelles).

3. ELÉMENTS MÉTHODOLOGIQUES POUR DE MEILLEURES CONFRONTATIONS

L'inventaire des publications consacrées aux céramiques antiques ou dans lesquelles figurent des céramiques antiques dans nos régions fait apparaître un double paradoxe.

D'une part les céramiques occupent souvent une place considérable au regard d'autres sources historiques et fondent souvent l'essentiel des datations proposées pour les structures étudiées. En cela elles occupent une place parfois exorbitante car le moindre tessou est parfois sur-interprété.

D'autre part les choix de présentation qui sont faits ne sont en fait régis que par une démarche empirique, des partis-pris parfois peu raisonnés.

Cette situation fait qu'une profonde déception atteint souvent les chercheurs désirent élargir leurs cadres de référence face à des publications souvent inutilisables. Les caractères du faciès aquitain, comme ceux, très proches, du faciès du nord de l'Espagne méritent que l'on prenne précisément en compte ce qui fonde réellement leur spécificité. Je voudrais donc préciser quels partis-pris peuvent être retenus dans la désignation des poteries, dans les choix du matériel qui peut être considéré et dans la communication du résultat de nos recherches (voir aussi RECHIN, 1994, p. 11-26).

Il ne s'agit pas ici de porter un jugement quelconque sur les pratiques passées ou actuelles, ni de prescrire des normes de publication impératives, encore moins d'imposer des problématiques de recherche, mais de simplement faire partager quelques réflexions issues d'une pratique de la recherche afin d'assurer une meilleure diffusion aux résultats de nos travaux respectifs.

3.1. Un choix pensé des éléments à prendre en compte

Les moyens humains et financiers dévolus à la recherche historique n'étant pas extensibles à loisir, il est aujourd'hui indispensable de formuler en la matière des objectifs dont la précision aidera grandement à répondre aux problématiques scientifiques plus générales. En effet, les choix effectués dans le tri et la présentation des données céramologiques prises en compte sont rarement explicités lors des publications (un débat sur la question dans TCHERNIA, 1986).

Dater un site, garnir les vitrines d'un musée et entreprendre une étude céramologique ne conduisent pas toujours aux mêmes choix de matériels. La datation d'un site peut très

bien s'accommoder, lorsque le matériel est abondant, de la prise en compte des seules céramiques fines (sigillées et parois fines essentiellement) si possibles issues des couches d'occupation. Une mise en scène muséographique peut se contenter d'objets isolés et disparates s'ils présentent un aspect suffisamment évocateur. En revanche, dans le cadre d'une étude plus spécifiquement céramologique, il paraît difficile de fonder une analyse sérieuse sans la prise en compte d'une quantité minimale de matériel en bon état et stratigraphiquement bien situé. Dans ce cas les contextes de dépotoir, parfois de remblais, sont ceux qui fournissent le plus de renseignements grâce à la cohérence de leur constitution. C'est en tout cas ce que tendent à prouver les observations ethnographiques effectuées en Afrique noire qui montrent que les tessons rejetés dans les fosses-dépotoirs sont en général contemporains sur une durée finalement très courte (DAVID, 1972, p. 21).

Rendre compte de la diversité sociale des populations consommatrices peut conduire à étudier des lots de tessons parfois peu valorisants pour les amateurs de beaux objets. Cela exige aussi que l'on ne néglige aucune catégorie de matériel à l'intérieur des lots considérés et que ces poteries soient envisagées avant tout comme des assemblages, c'est à dire comme les éléments complémentaires d'un tout plutôt que des pièces isolées et simplement juxtaposables.

L'adoption d'une telle démarche réclame donc que l'on prenne plus systématiquement en compte les quantités relatives de poteries appartenant aux différentes catégories de fabrications (tournées fines, communes tournées, communes non-tournées...), les proportions de types de vases utilisés (assiettes, écuelles, bols etc...) ou encore les dimensions des vases (généralement le diamètre mesuré à la lèvre dans les sites d'habitat qui fournissent le plus souvent des poteries très fragmentées).

Face aux quantités généralement considérables de tessons issus de fouille, une telle démarche peut sembler particulièrement lourde. Elle l'est, mais cela réclame peut-être aussi et surtout que les critères valorisant l'objet dans sa singularité soient abandonnés au profit de principes sériels qui placent la poterie au sein d'une production artisanale standardisée dont on tentera avant tout de préciser les caractères généraux, plutôt que de mettre en exergue quelques individus exceptionnels (un point de vue critique dans PEACOCK, 1982, p. 1-3).

3.2. L'adoption de normes communes

Alors que les interprétations historiques fondées sur le matériel archéologique sont souvent remises en cause quelques années seulement après leur formulation, les corpus les mieux constitués sont en général encore utiles longtemps après leur constitution. Aussi est-il indispensable d'établir des inventaires les plus complets possibles dont la clarté et la concision permette les vérifications nécessaires et une utilisation en seconde main. L'existence d'une abondante littérature portant sur les problèmes de la publication en archéologie nous dispense de tout développement à ce sujet (par exemple TCHERNIA, 1986). Nous nous en tiendrons à l'évocation de quelques impératifs susceptibles de faciliter une certaine normalisation des publications archéologiques de part et d'autre du versant occidental des Pyrénées occidentales.

3.2.1. Définir et désigner

L'adoption d'un vocabulaire précis pour définir et désigner des vases permet d'éviter bien des confusions. Mais c'est une matière délicate qui suscite bien des controverses (RUBY, 1993, p. 311-314). Deux domaines particuliers me paraissent à cet égard trop souvent donner lieu à des confusions préjudiciables.

D'une part la définition et la dénomination des groupes de fabrication est souvent l'objet de variations considérables. Alors que les céramiques fines ont été étudiées depuis longtemps et bénéficient d'appellations souvent discutables, mais généralement reconnues (sigillées, parois fines ...), les céramiques communes sont en revanche parfois encore désignées sous des noms très différents qui traduisent la gêne que l'on peut éprouver face à la polymorphie de ce groupe de fabrication. Aussi, les termes: céramiques locales, céramiques régionales, vaisselle de ménage, céramiques indigènes désignent en général les mêmes poteries. Il est donc d'autant plus important de s'entendre lorsque l'on aborde un domaine géographique partagé entre deux pays voisins.

Il reste maintenant à préciser ce que nous entendons par céramiques communes. L'habitude et l'empirisme tracent des limites assez précises que les définitions en usage traduisent de façon souvent malhabile, aussi la consultation des ouvrages faisant autorité en la matière peut laisser perplexe.

M. Vegas définit la céramique commune comme une "cerámica de cocina y en parte también de mesa, pero no precisamente sigillata y afines" (VEGAS, 1973, p. 1).

M.-H. et J. Santrot sont plus précis: "toutes les variétés de récipients de terre cuite à l'exception de la céramique sigillée, des amphores, des vases peints de motifs figurés, des lampes et figurines moulées et de la céramique estampée tardive "paléochrétienne" (SANTROT, 1979, p. 5).

M. Tuffreau-Libre annonce l'inadéquation de sa définition avant de la détailler de la façon suivante: "les diverses catégories de céramiques gallo-romaines, à l'exclusion de la céramique sigillée, des céramiques dites à "paroi fine" et des vases aussi particuliers que les vases à bustes de la région de Bavi. Nous incluons par contre dans notre étude les céramiques en "terra nigra", "terra rubra" et à enduit rouge pompéien qui sont les fabrications de luxe de la céramique" (TUFFREAU-LIBRE, 1980, p. 14).

D'autres auteurs éludent la question en procédant à l'inventaire des différentes catégories de vaisselle céramique, sans les regrouper par ensembles et n'utilisent donc pas la notion même de céramique commune. Cette ligne de conduite pourrait être séduisante car elle évite de manier une terminologie floue et malgré tout chargée d'une connotation un peu péjorative. Dans les faits, l'utilisation de tels travaux est ardue car ils multiplient les catégories et ne réservent pratiquement aucune possibilité de regrouper les données, ce qui est dommageable lorsque l'on s'inscrit dans une démarche quantitative⁷.

Une solution intermédiaire est adoptée par certains archéologues de la partie méditerranéenne de la France qui classent leur vaisselle céramique en tournées fines (sigillées, parois fines...), tournées (en fait les céramiques communes tournées) et non tournées, avant de donner le détail de chaque groupe (par exemple pâte claire, commune italique, commune ibérique etc... pour le groupe des céramiques communes) (PY, 1991). On pourrait objecter que les céramiques non tournées peuvent très bien être comptées aussi parmi les céramiques communes et que les auteurs ne définissent cette dernière catégorie que par l'énumération des catégories de fabrication qui la composent.

A défaut d'une solution plus satisfaisante nous adoptons les définitions négatives de M.-H. et J. Santrot et de M. Tuffreau-Libre qui se rejoignent sur l'essentiel.

⁷ Voir par exemple PAUNIER, 1981 pour Genève ou RICHARD, 1991 pour Antigny - le Gué de Sciaux (Vienne).

A l'intérieur de ce cadre, on évitera d'utiliser des termes comme "céramique locale" ou "céramique régionale", même pour désigner des poteries non tournées de tradition indigène car l'avancée des travaux actuels dans nos régions montre sans équivoque que même ces poteries peuvent provenir de régions éloignées (RECHIN, IZQUIERDO, CONVERTINI, 1997). Les études britanniques portant notamment sur les "black burnished ware 1" (WILLIAMS, 1977) avaient d'ailleurs montré depuis longtemps l'inadéquation de ces termes génériques que l'on délaissera au profit de désignations plus neutres fondées sur la définition des caractères techniques généraux qui peuvent faire l'objet d'un large consensus parmi les archéologues. Une démarche simple et correspondant assez bien à la réalité de notre matériel peut résider dans la définition de groupes et de sous-groupes de fabrication grâce à l'adoption de plusieurs niveaux descriptifs discriminatoires, hiérarchisés et successifs (RECHIN, 1994, p. 19-24):

- 1) la technique de façonnage: céramiques tournées finement (sigillées, parois fines etc...), céramiques communes tournées ou non-tournées
- 2) couleur désirée par le potier (pâte claire ou sombre)
- 3) nature et répartition du dégraissant
- 4) présence ou non d'enduit
- 5) nature de l'enduit

D'autre part on constate que la dénomination des formes mêmes de récipients varie d'une publication à l'autre: ainsi les termes bol, terrine, écuelle, tasse désignent souvent les mêmes objets sans qu'aucune définition ni qu'aucun critère formel ne soit proposés. Sans aborder un débat théorique qui n'entre pas dans la problématique du thème retenu pour cette rencontre (voir à ce sujet RUBY, 1993), on peut simplement faire remarquer que la question pourrait être au moins en partie résolue par l'adoption d'une terminologie comme celle qui a été définie par BALFET, 1983, p. 7-23, quitte à en adapter ponctuellement les rapports formels pour rendre mieux compte des réalités du matériel étudié. Il paraît en effet préférable de privilégier des dénominations issues d'observations ethnographiques plutôt que d'utiliser des termes latins trop souvent polysémiques. C'est ainsi que *catillus*, *catinus*, *gabatta*, *patella*, *patina*, *phiale*, *poculum*, *scutella*, *clibanus* semblent correspondre à ce que nous désignons par le terme assiette (SANTROT, 1979, p. 233-236). De plus, les appellations locales antiques, déjà très mal connues dans le domaine celtique, en dépit des données fournies par les graffiti de la Graufesenque, sont encore totalement ignorées en Aquitaine méridionale. Mais à l'inverse, des définitions construites à partir de modèles théoriques souvent séduisants peuvent se révéler d'un usage délicat (GARDIN, 1976 ou DEDET / PY, 1975).

3.2.2. Mesurer et compter

Nous avons vu, au travers de quelques exemples aquitains, l'intérêt que peut revêtir la prise en compte des pourcentages de différentes catégories de fabrication. Mais lorsque c'est possible, il est souhaitable que l'on consigne aussi les quantités respectives de types de vases (assiettes, écuelles, bols, mortiers, etc...) par catégorie de fabrication et par unité stratigraphique ou phase, afin de rendre possible des comparaisons de site à site ou de période à période. Enfin, la définition typologique des vases peut difficilement aujourd'hui se passer d'un recensement systématique des principales dimensions des types définis. Dans des contextes d'habitat, rares sont les vases archéologiquement complets, aussi la mesure du diamètre à la lèvre de la poterie est seule possible. Mais la simple construction d'un histogramme des diamètres mesurés à la lèvre apporte déjà souvent des enseignements importants quant à la répartition des dimensions voulues par les potiers, comme en ce qui concerne les manières de table ou la façon de cuisiner des anciens.

Mais lorsque des données quantitatives sont fournies, dans bien des publications les critères retenus ne sont pas indiqués: nombre de tessons, nombre de bords, pondérations...? La norme actuellement la plus largement adoptée est celle qui a été mise au point par P. Arcelin et Ch. Arcelin-Pradelle, publiée dès 1981 et développée par les archéologues du site de Lattes (ARCELIN, 1981; BATS, 1986, p. 35-36; PY, 1991, p. 84 et p. 92-94). Cette méthode présente l'avantage d'être simple et cohérente.

Le total des tessons avant tout recollage est d'abord enregistré. Le second décompte concerne ensuite le nombre d'éléments caractéristiques des vases appartenant aux contextes étudiés (nombre minimum d'individus), chaque élément représentant un individu. Le choix, après un recollage soigné, peut porter sur les bords ou sur les bases qui sont censés représenter le plus fidèlement possible le nombre de vases. La pratique incite toutefois à ne retenir en priorité que les bords car ils permettent une identification plus sûre des formes représentées à l'intérieur de chaque groupe de fabrication, ce qui répond davantage à notre problématique.

Dans certains cas, un groupe de fabrication ou une forme sont attestés sans qu'un bord ni même une base n'aient été recensés. Nous suivrons alors les conseils de P. Arcelin et Ch. Arcelin-Pradelle en appliquant la notion de pondération qui consiste à indiquer la présence d'un individu dans les comptages de bords si le groupe de fabrication et (ou) la forme ne sont représentés que par des tessons indistincts (ARCELIN, 1981, p. 192).

3.2.3. Illustrer et communiquer

L'utilité même de représenter graphiquement les céramiques les plus répandues est souvent discutée. On conçoit aisément que les types de Dragendorff ou de Lamboglia sont suffisamment bien connus pour que l'on n'encombre pas les pages des revues archéologiques par la répétition, à de nombreux exemplaires, des types D. 15 / 17 ou Lamboglia 5 / 7. En revanche, une planche reprenant à un exemplaire par type, l'ensemble des vases présents dans le contexte déterminé, peut faire gagner un temps précieux au lecteur et peut permettre de préciser rapidement, sans explication ampoulée, une nuance typologique. De surcroît, dans notre domaine géographique, l'état d'avancement des études céramologiques réclame sans doute encore que l'on précise, grâce à un dessin, la nature exacte de formes mal connues autant en ce qui concerne les sigillées hispaniques par exemple, que pour les céramiques communes non tournées si sujettes à variations⁸.

En matière de normes de représentation graphique, la diversité a longtemps régné et certaines publications arrivent à être difficilement utilisables par la faute de planches mal réalisées (GAVELLE, 1962, pl. I à XXI). Aussi, on ne peut que recommander l'adoption de la normalisation issue de la table-ronde tenue à Montpellier en 1976 (ARCELIN / RIGOIR, 1979). Celle-ci présente d'une part l'avantage de la clarté (ex. coupes noires et non hachurées, ombres bannies) et d'autre part d'appliquer des conventions explicites (ex. épaisseur des traits standardisée). D'autre part, par souci de concision, il conviendrait normalement de ne représenter qu'un objet par type de vase et par variante, mais il peut y avoir des exceptions à la règle si la représentation de nuances de formes ou de dimensions le réclament.

Les différentes analyses du discours archéologique qui ont été effectuées ces dernières années ont bien montré son manque de concision et dans une certaine mesure son ineffica-

8. Un intéressant débat dans TCHERNIA, 1986. Voir en particulier l'intervention de J.-P. Morel p. 373 et 379.

cité (par exemple GARDIN / LAGRANGE, 1975 et LAGRANGE / BONNET, 1978). Ce défaut prend une dimension spécifique et peut constituer sinon un obstacle, tout au moins un frein à un échange rapide et complet des informations scientifiques dans un espace géographique partagé entre deux pays comme celui qui est pris en compte ici. Une attention particulière portée à une présentation claire et peu discursive, des inventaires présentés sous forme de tableaux et de graphes peuvent constituer de bons médiateurs.

Une situation assez paradoxale fait aussi que la littérature archéologique de nos deux régions ignore encore fréquemment la langue de ceux qui seraient le plus concernés en dehors du territoire national. C'est ainsi que les résumés ou le texte des articles sont rédigés dans la seule langue nationale ou régionale, parfois aussi en anglais, mais jamais dans l'idiome pratiqué le plus couramment de l'autre côté de la frontière... Certes nous sommes tous capables de lire le Castillan ou inversement le Français, parfois le Basque, mais cet état de fait est sans doute révélateur d'une situation de relative ignorance réciproque qu'il faudrait enfin dépasser.

CONCLUSION: DES PERSPECTIVES DE RECHERCHES ET DE DÉBATS STIMULANTES

Au travers de ces quelques exemples d'ensembles céramiques on aura saisi l'originalité propre et la permanence des caractères indigènes de ce que l'on peut véritablement nommer le faciès aquitain. En même temps, quelques unes des similitudes qui existent entre le matériel céramique aquitain et celui du Nord de la Péninsule ibérique apparaissent clairement dans certains domaines. Ce travail de définition de faciès se poursuit aujourd'hui dans deux sens complémentaires: d'une part, il s'agit d'accorder une attention plus grande encore aux phénomènes d'échanges micro-régionaux et de différenciation sociale de la consommation céramique; d'autre part, nous voudrions continuer à élargir le champ de nos références, en particulier du côté sud des Pyrénées. Nous nous trouvons donc au cœur de la problématique de cette réunion qui met au centre de ses préoccupations la "romanisation" du Pays Basque.

Toutefois, poursuivre jusqu'au bout la logique de ce questionnement pourrait paradoxalement conduire à en bousculer l'ordonnement:

- 1) Les caractères qui font l'originalité du matériel céramique d'époque romaine découvert à l'intérieur du Pays Basque actuel ne paraissent pas exclusifs de cet espace, mais en dépassent de loin les bornes. C'est donc dans le cadre élargi d'un ensemble englobant les peuples d'Aquitaine méridionale et de la totalité du nord de la Péninsule ibérique qu'il faut sans doute aujourd'hui aborder la question.
- 2) Si les faciès céramiques ont jusqu'à présent été surtout considérés du point de vue de la romanisation, donc finalement de l'acculturation, il faudrait peut-être rééquilibrer notre démarche et regarder leur évolution sous l'angle complémentaire de la déculturation et mettre aussi en valeur la permanence des traditions indigènes afin de tenter d'en comprendre la logique.

Toutes ces interrogations, élargies sans nul doute à toutes celles qui concernent l'occupation agro-pastorale du sol, ou la relative faiblesse du phénomène urbain dans nos Pyrénées occidentales et leur piémont fournissent la matière à de prochaines et fructueuses rencontres d'archéologues espagnols et français. On peut espérer que les quelques propositions méthodologiques que nous avons formulées en faciliteront un peu le déroulement.

BIBLIOGRAPHIE

- ARAMBOUROU, 1961: Arambourou (R.) - Poterie sigillée hispanique à Dax, Bulletin de la Société de Borda, 1961, p. 379-381.
- ARCELIN, 1981: Arcelin (P.), Arcelin-Pradelle (Ch.) - Un problème de méthode: choix des données quantitatives en céramologie, Documents d'Archéologie Méridionale, 4, 1981, p. 189-192.
- ARCELIN / RIGOIR, 1979: Arcelin (P.), Rigoir (Y.) - Normalisation du dessin en archéologie, Documents d'Archéologie Méridionale, n° spécial 1, 1979.
- BALFET, 1983: Balfet (H.), Fauvet-Berthelot (M.-F.), Monzon (S.) - Pour la normalisation de la description des poteries, Paris, 1983.
- BATS, 1986: Bats (M.) et alii - Enregistrer la fouille archéologique, Lattes, 1986.
- BATS, 1988: Bats (M.) - Vaisselle et alimentation à Olbia de Provence (v. 350-v. 50 av. J.-C.), Revue Archéologique de Narbonnaise, suppl. 18, Paris, 1988.
- CHASTAGNOL, 1970: Chastagnol (A.) - Le diocèse civil d'Aquitaine au Bas-Empire, Bull. de la Société Nationale des Antiquaires de France, 1970, p. 272-292.
- DAVID, 1972: David (N.), Hennig (H.) - The ethnography of Pottery: a Fulani Case Seen in Archæological Perspective, Addison-Wesley Modular Publications, 21, 1972, p. 1-29.
- DEDET / PY, 1975: Dedet (B.), Py (M.) - Classification de la céramique non tournée protohistorique du Languedoc méditerranéen, Paris, 1975.
- FONTAINE, 1972: Fontaine (J.) - Valeurs antiques et valeurs chrétiennes dans la spiritualité des grands propriétaires terriens à la fin du IV^e siècle occidental, Epektasis, Mélanges patristiques offerts au cardinal Jean Danielou, Paris, 1972.
- GAVELLE, 1962: Gavelle (R.) - Poteries foncées du Haut-Empire trouvées à Saint-Bertrand-de-Comminges, Gallia, 20, 1962, p. 205-254.
- LAPART, 1980: Lapart (J.) - Fours de potiers d'Eauze: étude du matériel recueilli, Bulletin de la Société Archéologique et Historique du Gers, 81, 1980, p. 418-437.
- LAPART, 1982: Lapart (J.) - Note sur quelques fours de potiers gallo-romains de Novempopulanie, Revue de Comminges, 95, 1982, p. 171-188.
- LOUBERGE, 1975: Loubergé (J.) - La mise en valeur agricole des landes du Pont-Long, Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest, 46, fasc. 3, 1975, p. 313-324 .
- MARTIN, 1996: Martin (Th.) - Céramiques sigillées et potiers gallo-romains de Montans, Montans, 1996.
- MARTINEZ SALCEDO, 1988: Martinez Salcedo (A. M.), Unzueta Portilla (M.): Estudio del material romano de la cueva de Peña Forua (Forua-Vizcaya), Bilbao, 1988.
- MAURIN, 1992a: Maurin (L.) - Dax (Landes) *Aquae*, dans Villes et agglomérations urbaines antiques du sud-ouest de la Gaule, Histoire et Archéologie, Deuxième Colloque Aquitania: Bordeaux, 13-15 sept. 1990, Aquitania, Suppl. 6, Bordeaux, 1990, p. 77-81.
- MAURIN, 1992b: Maurin (L.) - Remparts et cités dans les trois provinces du Sud-Ouest de la Gaule au Bas-Empire (dernier quart du III^e siècle-début du V^e siècle), dans Villes et agglomérations urbaines antiques du sud-ouest de la Gaule, Histoire et Archéologie, Deuxième Colloque Aquitania: Bordeaux, 13-15 sept. 1990, Aquitania, Suppl. 6, Bordeaux, 1990, p.365-389.
- MAYET, 1969: Mayet (F.) - Expansion de la céramique sigillée hispanique en Aquitaine, Mémoires de la Casa de Velasquez, 5, 1969, p.73-101.
- MAYET, 1971a: Mayet (F.) - Céramique sigillée au musée de Dax, Fédération Historique du Sud-Ouest, Actes du XXI^e Congrès d'Etudes Régionales, (Bayonne, 4-5 mai 1968), Bayonne, 1971, p. 7-19.

- MAYET, 1971b: Mayet (F.) - La céramique sigillée hispanique de Saint-Jean-le-Vieux (Basses-Pyrénées), dans le 94e Congrès National des Sociétés Savantes (Pau, 1969), Paris, 1971, p.50-80.
- MEZQUIRIZ, 1958: La excavación estratigráfica de Pompaelo. I. Campaña de 1956, Pamplona, 1958.
- MEZQUIRIZ, 1960: Mezquíriz de Catalán (M. A.) - Aportaciones al estudio de la expansión de la sigillata hispánica en el sur de Francia, *Archivo Español de Arqueología*, 33, 1960, p. 210-214.
- MEZQUIRIZ, 1961: Mezquíriz de Catalán (M. A.) - Terra Sigillata Hispánica, Valence, 1961.
- MEZQUIRIZ, 1978: Mezquíriz de Catalán (M.A.) - Pompaelo II, Pamplona, 1978.
- MOHEN, 1979: Mohen (J.-P.) - La présence celtique dans le Sud-Ouest de l'Europe: indices archéologiques, dans Duval (P.-M.), Kruta (V.) ed.: Les mouvements celtiques du Ve s. au Ier s. de n. è., Actes du XXVIIIe colloque organisé à l'occasion du IXe Congrès International des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques, Paris, 1979, p. 29-48.
- MOREL, 1983: Morel (J.-P.) - La céramique comme indice du commerce antique (réalités et interprétations dans Garnsey (P.), Wittaker (C.R.): Trade and Famine in Classical Antiquity, Cambridge, 1983, p. 66-74.
- OLAETXEA / PENALVER, 1994: Olaetxea (C.), Peñalver (X.) - L'archéologie de l'Age du Fer en Eukal Herria sud (Pays Basque péninsulaire) dans L'Age du Fer en Europe sud-occidentale, Actes du XVIe colloque de l'Association Française pour l'Etude de l'Age du Fer (Agen, 28-31 mai 1992), Aquitania, 12, 1994, p. 324-333.
- PAUNIER, 1981: Paunier (D.) - La céramique gallo-romaine de Genève, *Memoires et Documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève*, 9, 1981.
- PAZ PERALTA, 1991: Paz Peralta (J. A.) - Cerámica de mesa romana de los siglos III al VI d.c. en la provincia de Zaragoza, Saragosse, 1991.
- PEACOCK, 1982: Peacock (D.P.S.) - Pottery in the Roman World: an ethnoarchæological approach, Londres, 1982.
- PY, 1991: Py (M.), Adroher Auroux (A. M.) - Principes d'enregistrement du mobilier archéologique, *Lattara*, 4, 1991, p. 82-100.
- RECHIN, 1991: Réchin (F.) - Lescar. La Lanusse, Bilan scientifique 1991 de la Région Aquitaine, Service Régional de l'Archéologie, Bordeaux, 1992, p. 113.
- RECHIN, 1993: Réchin (F.) - Oloron et Goès, *Archéologie en Aquitaine*, 8, 1989/1990 paru en 1993, p. 116.
- RECHIN, 1994: Réchin (F.) - La vaisselle commune d'Aquitaine méridionale à l'époque romaine. Contexte céramique, typologie, faciès de consommation, Thèse, Pau, 1994, 530 p., 215 fig.
- RECHIN, 1996: Réchin (F.) - La vaisselle commune de table et de cuisine en Aquitaine méridionale, *Dossiers d'Archéologie*, 215, juillet-août 1966, p. 62-65.
- RECHIN, 1997: Réchin (F.) - La vaisselle commune de table et de cuisine en Aquitaine méridionale: caractères généraux et évolution, à paraître dans Bats (M.) ed.: Les céramiques communes de Campanie et de Narbonnaise (fin Ier s. av. J.-C. - Ier s. ap. J.-C.), la vaisselle de table et de cuisine, Journées d'études du Centre Jean Bérard et de la Soprintendeza Archeologica per le Province di Napoli e Caserta, Naples, 27-29 mai 1994, Naples, 1997.
- RECHIN, IZQUIERDO, CONVERTINI, 1997: Réchin (F.), Izquierdo (M.), Convertini (F.), Esteban Delgado (M.), Filloy Nieva (I.), Garcia (M.-L.), Zubillaga (E. G.) - Céramiques communes non-tournées du Nord de la Péninsule ibérique et d'Aquitaine méridionale. Origine et diffusion d'un type particulier de pot culinaire, à paraître dans Société Française pour l'Etude de la Céramique Antique en Gaule, Congrès de Dijon, 16-19 mai 1996, Marseille, 1997.

- RECHIN / SAULE, 1993: Réchin (F.), Saule (M.) - Un exemple de production et de diffusion du sel durant l'époque romaine: Salies-de-Béarn (Pyrénées-Atlantiques), dans les Actes du Colloque International du Sel (Salies-de-Béarn, les 10-11 et 12 Septembre 1992), Salies-de-Béarn, 1993, p. 177-194.
- RICHARD, 1991: Richard (Chr.) - Le gué de Sciaux, fosses et céramiques tibéro-claudiennes, Société de Recherche Archéologique de Chauvigny, Memoire VI, Chauvigny, 1991.
- RIUNE-LACABE / TISON, 1990: Riuné-Lacabe (S.), Tison (S.) - De l'Age du Fer au Ier siècle après J.-C.: vestiges d'habitats à Hastings (Landes), Aquitania, 8, 1990, p. 188-228.
- RUBY, 1993: Ruby (P.) - Types et fonctions dans les typologies céramiques archéologiques. Quelques problèmes et quelques propositions, Annali, Sezione di Archeologia e Storia Antica, Dipartimento di Studi del Mondo Classico e del Mediterraneo Antico, 15, Naples, 1993, p. 289-320.
- SANTROT, 1979: Santrot (M.-H. et J.) - Céramiques communes gallo-romaines d'Aquitaine, Paris, 1979.
- TASSAUX, 1984: Tassaux (D. et F.) - Aulnay-de-Saintonge: un camp militaire augusto-tibérien en Aquitaine, Aquitania, 2, 1984, p. 105-158.
- TCHERNIA, 1986: Tchernia (A.) et alii - La publication en archéologie, Mémoires de l'Ecole Française de Rome et d'Athènes, 98, 1986, p.357-386.
- TUCOO-CHALA, 1971: Tucoo-Chala (P.) - La bataille pour le Pont-Long dans la seconde moitié du XIV^e s., Bulletin de la Société des Sciences, Lettres, et Arts de Pau, 1971, p. 103-121.
- TUFFREAU-LIBRE, 1980: Tuffreau-Libre (M.) - La céramique commune gallo-romaine dans le nord de la France (Nord, Pas-de-Calais), Lille, 1980.
- VEGAS, 1973: Vegas (M.) - Cerámica común del Mediterráneo occidental, Barcelona, 1973.
- WATIER, 1979: Watier (B.): Premiers résultats des fouilles de l'Ilot Central à Dax (1978-1979), Bulletin de la Société de Borda, 1979, p. 227-255.
- WATIER, 1981: Watier (B.) - Dax, les vestiges monumentaux d'un temple romain, Archéologia, 158, sept. 1981, p. 28-35.
- WATIER, 1986: Watier (B.) - Dax (Landes): Une fosse du Haut-Empire avec dépôt rituel, Bulletin de la Société de Borda, 1986, p. 53-71.
- WATIER, 1987: Watier (B.) - Dax, les ruines romaines de l'Ilot Central, Dax, 1987.
- WATIER, 1988: Watier (B.) - Deux amphores de M. Porcius trouvées à Dax. Les marques, leur contexte et le mobilier d'accompagnement, Bulletin de la Société de Borda, 1988, p. 37-55.
- WATIER, 1988b: Watier (B.), Merlet (J.-C.) - Dax et ses origines. Dépôt des bronzes. Découvertes archéologiques récentes (catalogue d'exposition), Dax, 1988.

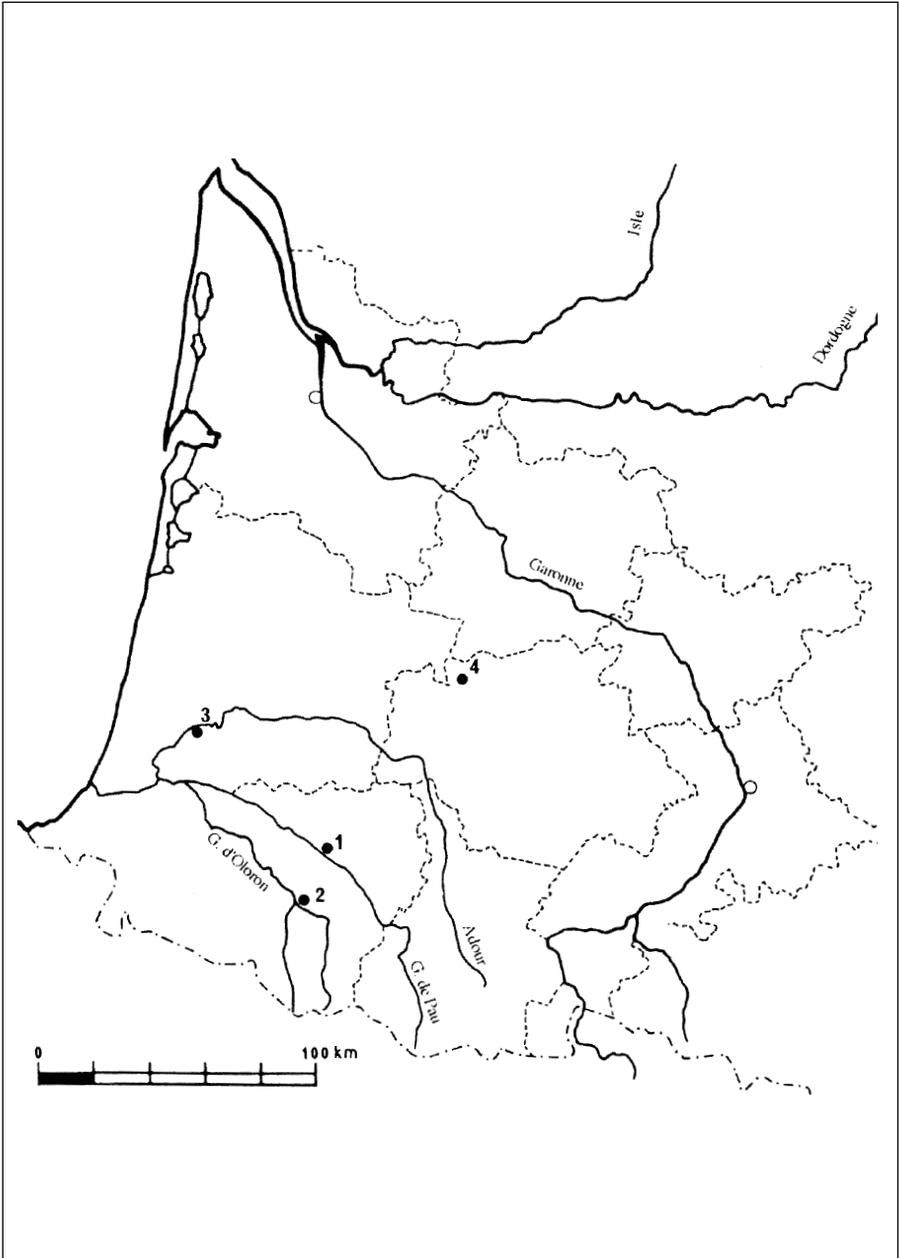


Fig. 1: Principaux sites mentionnés dans le texte

- 1: Lescar - *Beneharnum* (Pyrénées-Atlantiques), fouilles M. Bats et F. Réchin
- 2: Oloron - *Illuro* (Pyrénées-Atlantiques), fouilles G. Fabre et F. Réchin
- 3: Dax - *Aquae Tarbellicae* (Landes), fouilles B. Watier
- 4: *Villa* de Séviac à Montréal-du-Gers (Gers), fouilles J. Gugole

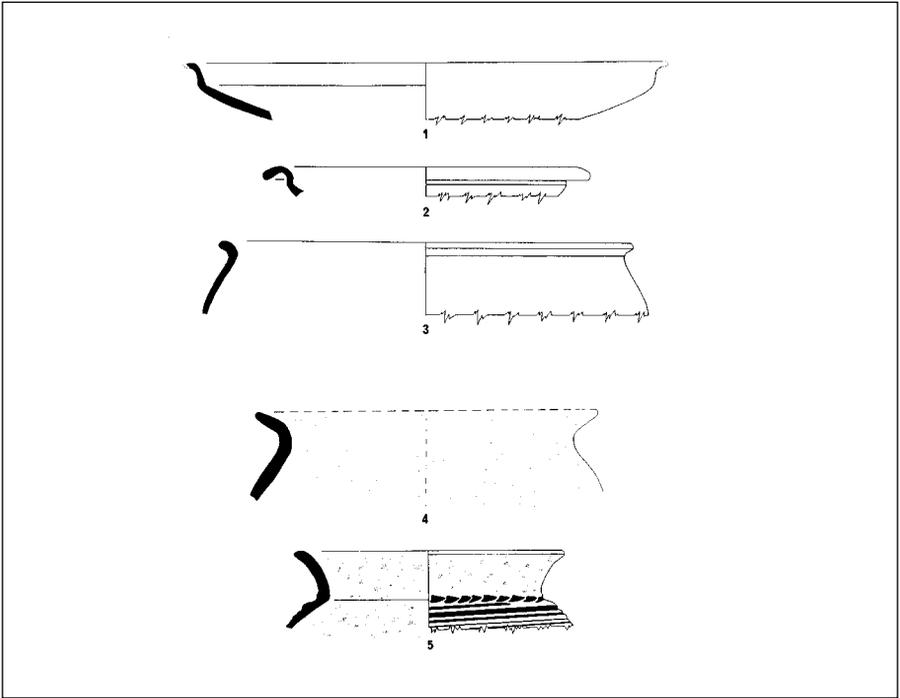


Fig. 2: Lescar-le lanusse (fouille F. Réchin), céramiques communes tournées à pâte grise (n° 1-3), céramiques communes non-tournées à pâte sombre (n° 4-5)

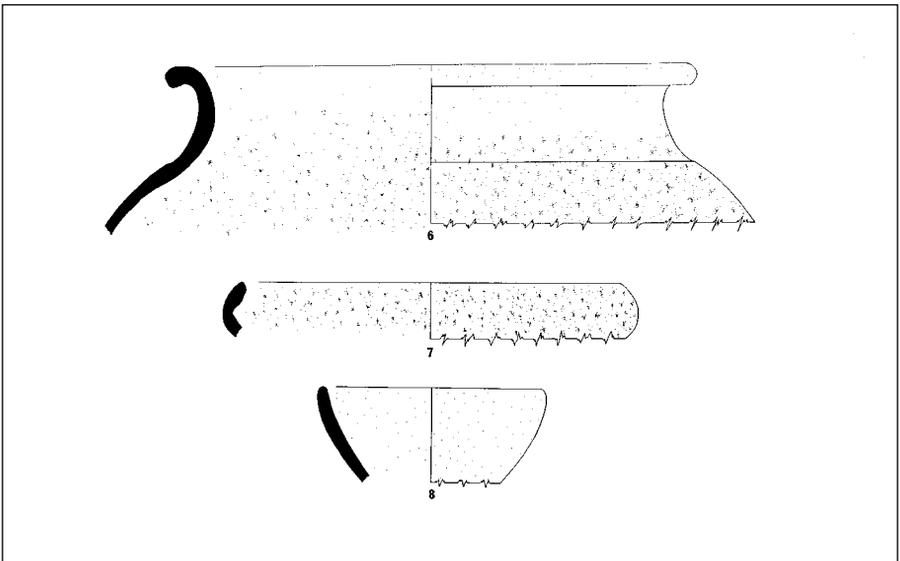


Fig. 3: Lescar-le lanusse (fouille F. Réchin), céramiques communes non tournées à pâte orange (n° 6) et à pâte sombre (n° 7-8)

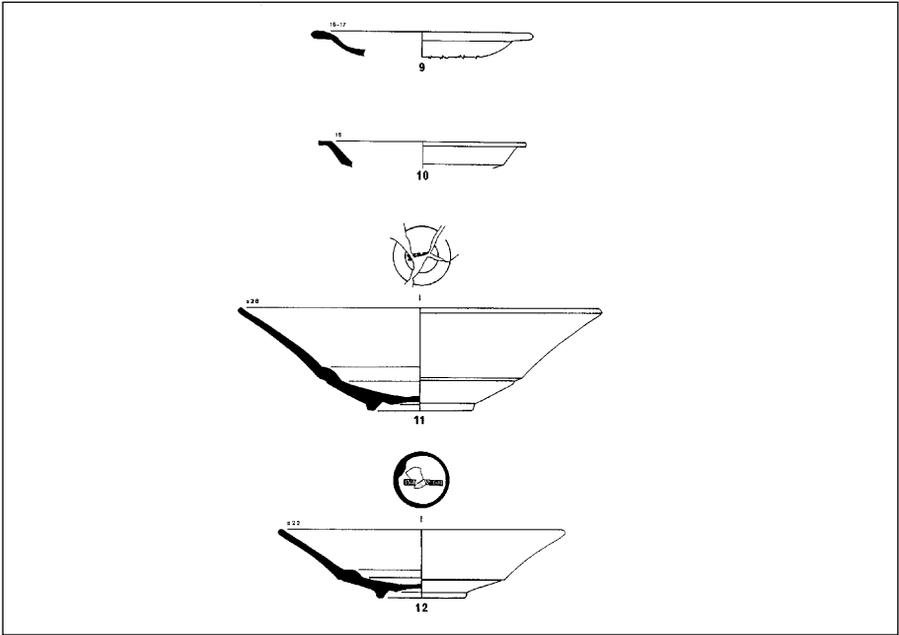


Fig. 4: *Villa* d'Oloron-Goès (fouille G. Fabre et F. Réchin), sigillée gauloise (n° 9), sigillées hispaniques (n° 10-12)

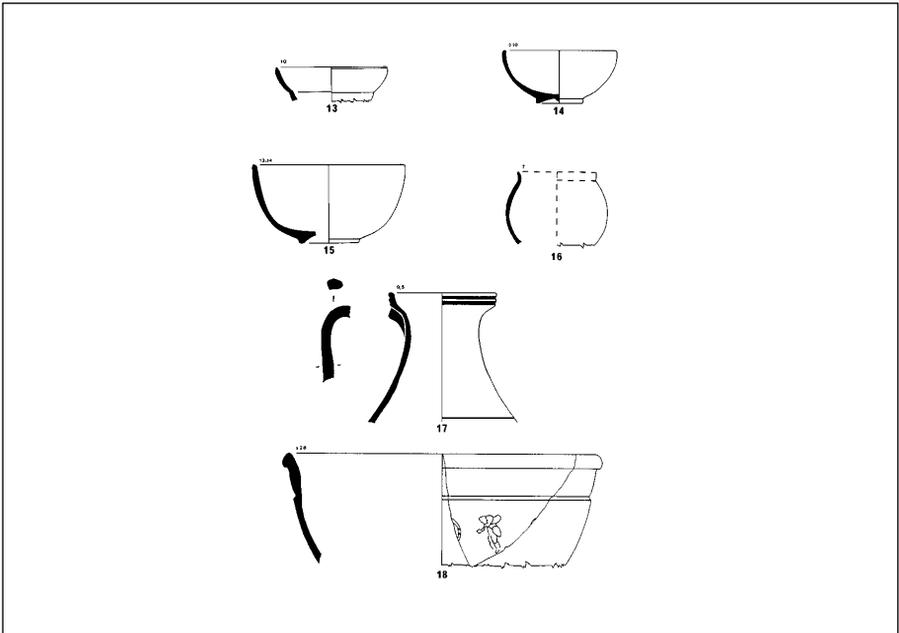


Fig. 5: *Villa* d'Oloron-Goès (fouille G. Fabre et F. Réchin), sigillées hispaniques (n° 13-18)

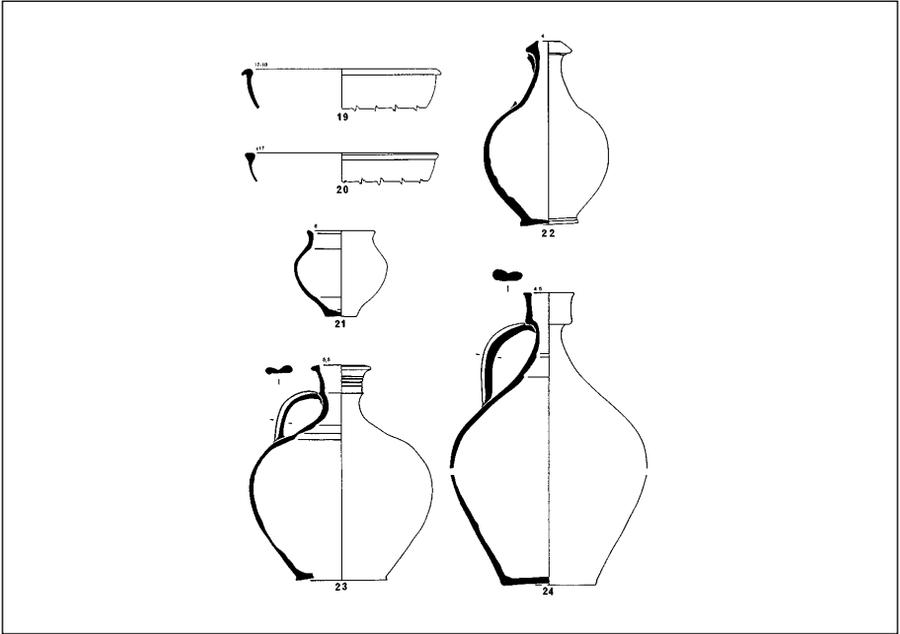


Fig. 6: *Villa* d'Oloron-Goès (fouille G. Fabre et F. Réchin), céramiques communes tournées à pâte jaunâtre (n° 19-24)

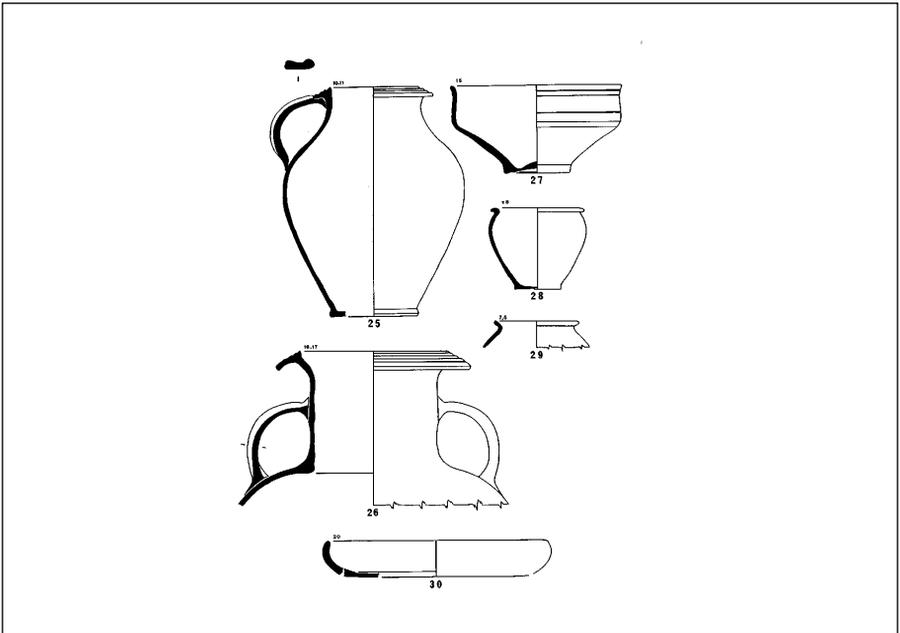


Fig. 7: *Villa* d'Oloron-Goès (fouille G. Fabre et F. Réchin), céramiques communes tournées à pâte jaunâtre (n° 25-26), céramiques communes tournées à pâte claire et engobe orange ou brun (n° 27-29), céramiques communes tournées à pâte claire et engobe rouge (n° 30)

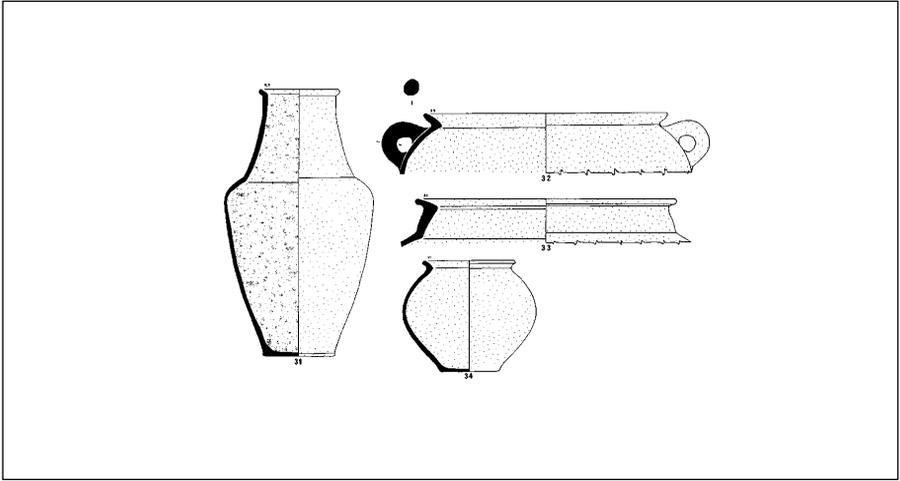


Fig. 8: *Villa* d'Oloron-Goès (fouille G. Fabre et F. Réchin), céramiques communes non tournées à pâte orangée (n° 31-34)

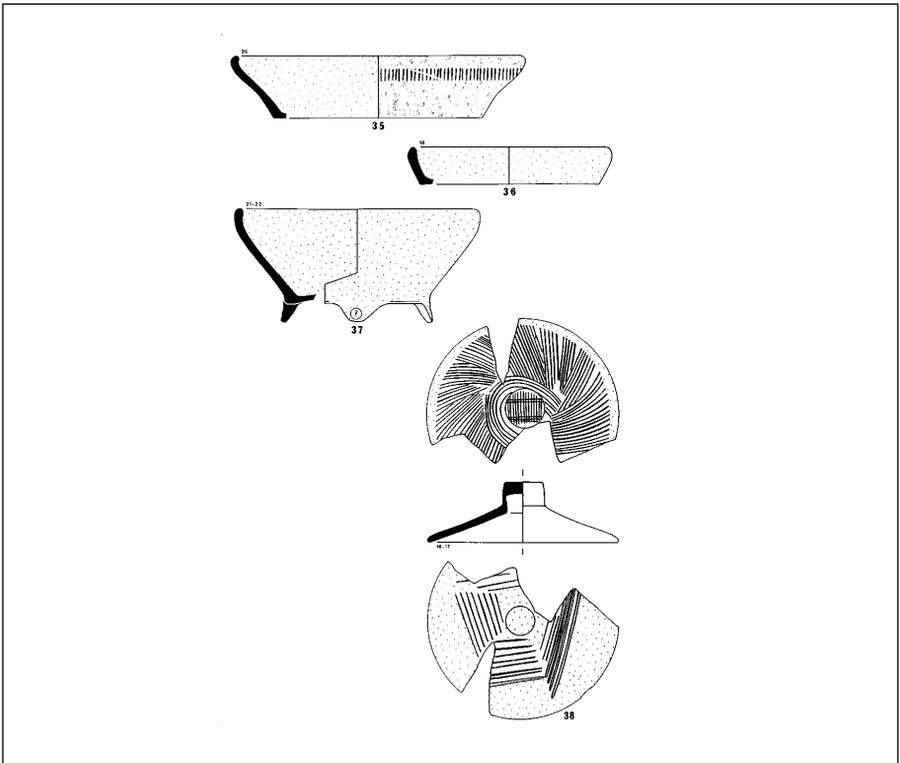


Fig. 9: *Villa* d'Oloron-Goès (fouille G. Fabre et F. Réchin), céramiques communes non tournées à pâte sombre (n° 35-38)

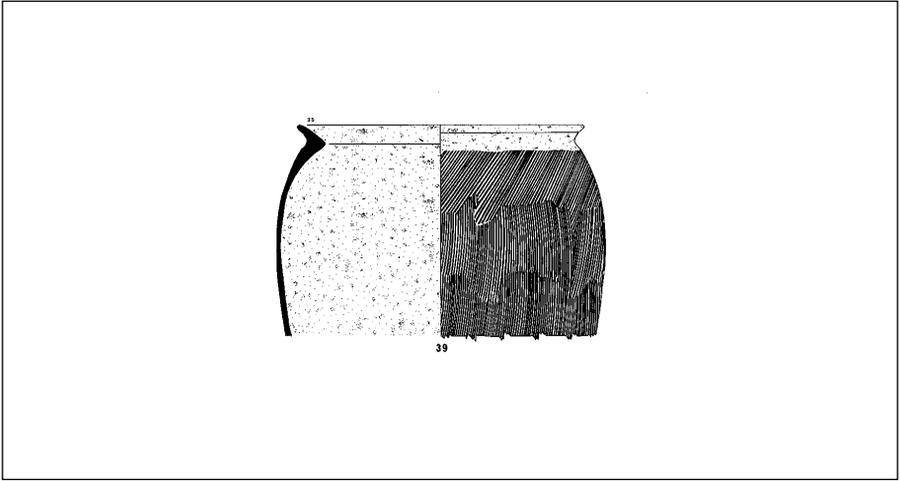


Fig. 10: *Villa* d'Oloron-Goès (fouille G. Fabre et F. Réchin), céramique commune non tournée à pâte sombre (n° 39)

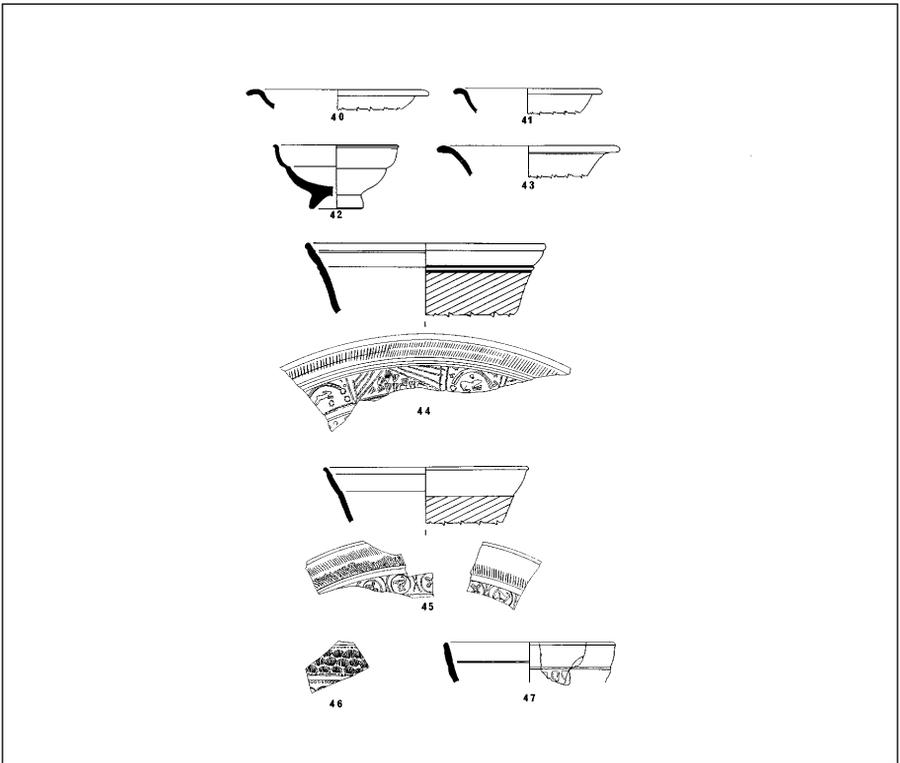


Fig. 11: Dax (fouille B. Watier), sigillées gauloises du groupe de Montans (n° 40-47)

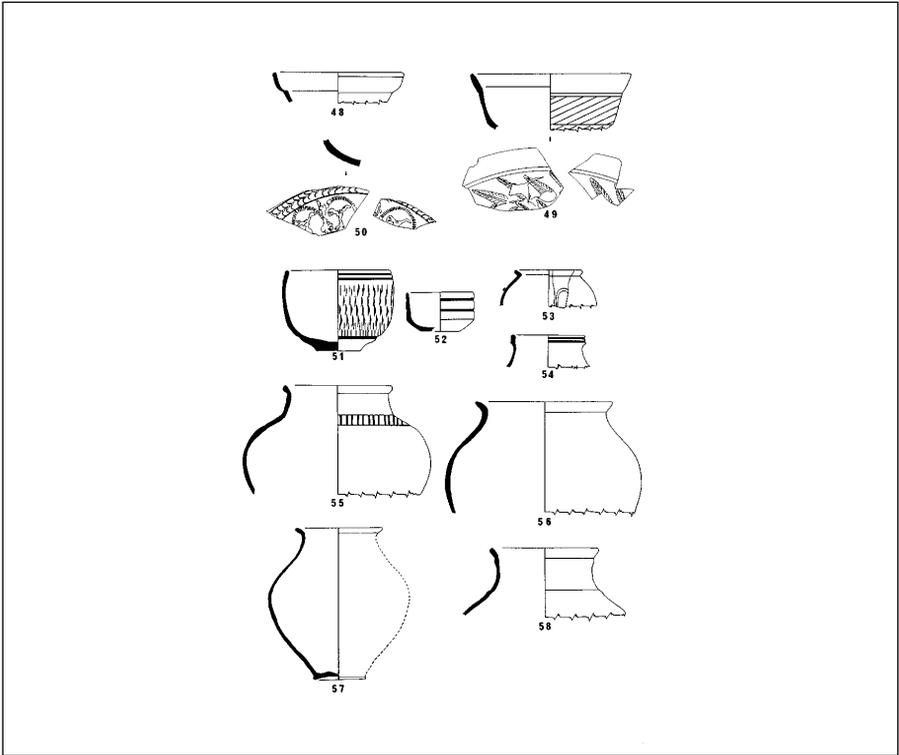


Fig. 12: Dax (fouille B. Watier), sigillées hispaniques (n° 48-49), parois fines et céramiques fines associées (n° 51-54), céramiques communes tournées à pâte grise (n° 55-58)

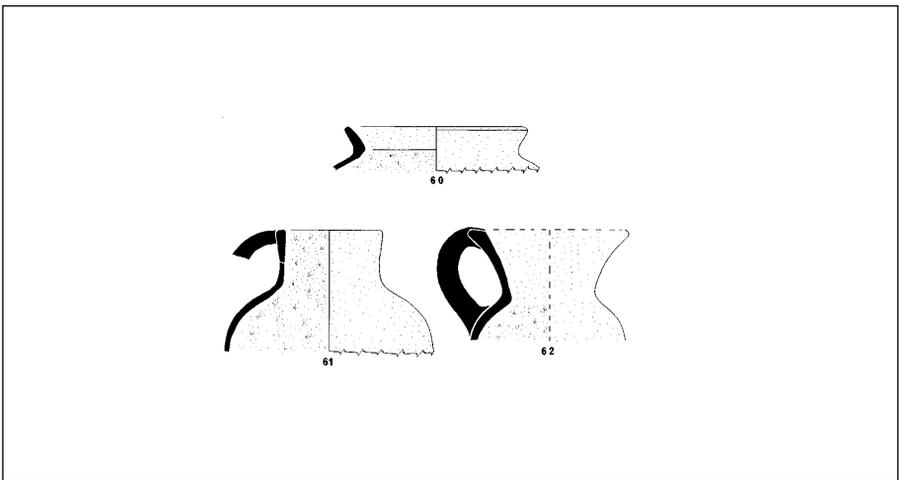


Fig. 13: Dax (fouille B. Watier), céramiques communes non tournées à pâte orange (n° 60-62)

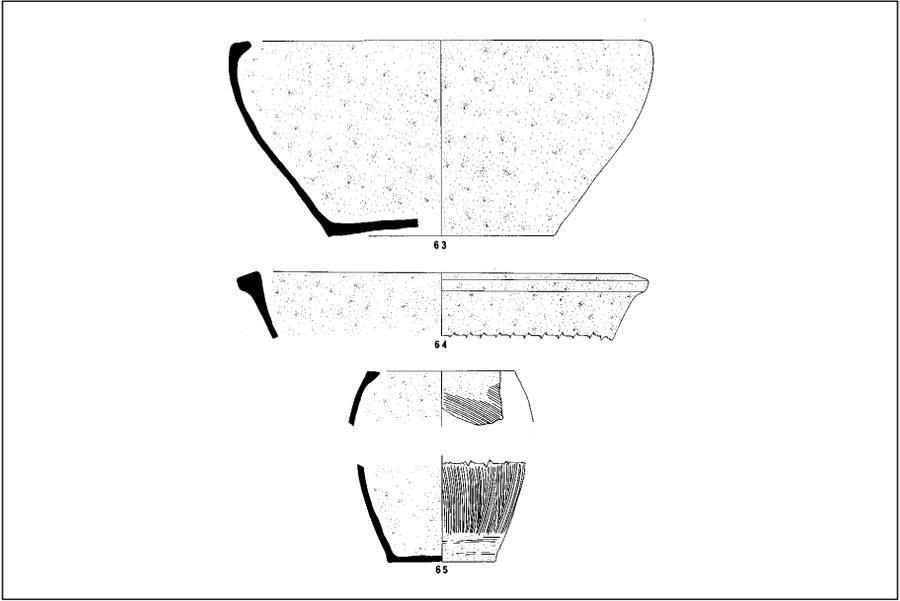


Fig. 14: Dax (fouille B. Watier), céramiques communes non tournées à pâte sombre (n° 63-65)

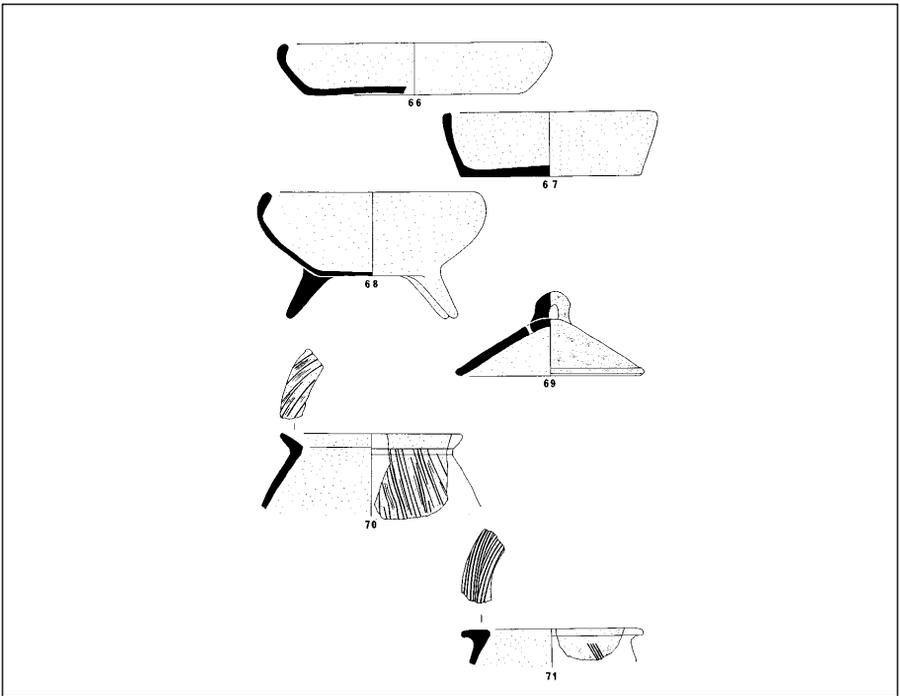


Fig. 15: Dax (fouille B. Watier), céramiques communes non tournées à pâte sombre (n° 66-71)

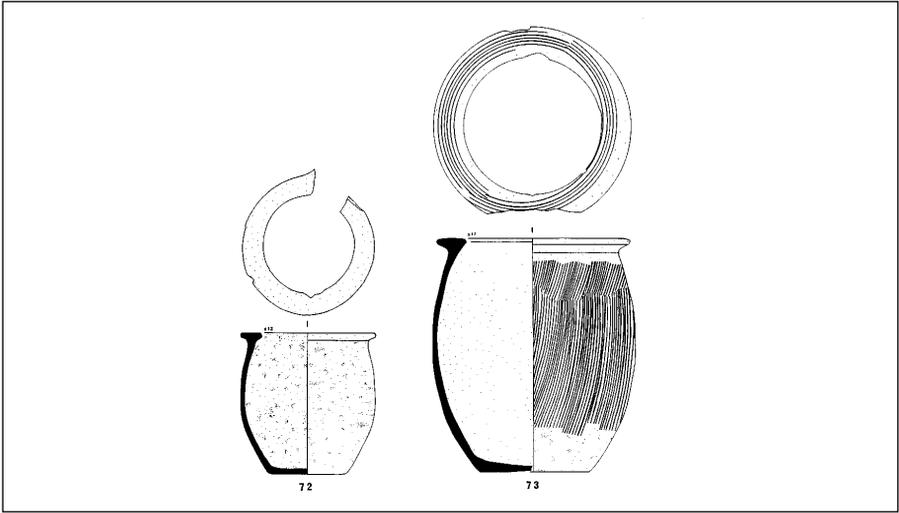


Fig. 16: Céramiques communes non tournées à pâte sombre à col triangulaire aplati (provenance des n° 72-73: Dax, fouilles B Watier)



Fig. 17: Dispersion des pots à col triangulaire aplati (fig. 16, n° 72-73)